La semaine d'Edgar Schneider

Voyage au pays sans frontière

JE suis un peu comme le Tour de France. Ma grande balade à travers la France en vacances a débordé cette semaine sur l'étranger. Une étape genevoise me paraissait en effet indispensable. Ne serait-ce que par le fait qu'on rencontre cet été dans la ville de Calvin plus de Français au mètre carré que sur certaines plages françaises où ce serait plutôt l'élément anglo-saxon, germanique, hollandais et scandinave qui aurait tendance à dominer. Et puis, pourquoi vous le cacher, j'éprouve toujours, personnellement, un assez subtil plaisir à me retrouver sur les rives du lac Léman.

D'abord parce que j'ai eu le privilège d'y naître, et qu'ensuite, c'est bien le seul endroit de la terre où les frontières me semblent miraculeusement abolies.

Psychologiquement d'abord, puisque d'un bout à l'autre de ce lac dont les eaux sont aux trois quarts helvétiques, les autochtones, qu'ils soient de Genève, de Lausanne, de Montreux, d'Evian, de Thonon ou d'Annemasse sont tous un peu cousins.

Il suffit en effet d'avoir assisté aux dernières fêtes du Rhône, à Evian, pour s'en convaincre.

Un air de famille unit, par le cœur et l'esprit, ces peuples du Rhône. Leur fête m'a fait rêver d'un pays idéal, que les politiciens malheureusement n'ont jamais su concevoir, qui du glacier où le fleuve prend sa source jusqu'à son mariage avec la Méditerranée embrasserait tout à la fois les montagnards du Valais, les vignerons et les pêcheurs du Léman, les Genevois (pour leurs banques), les Lyonnais (pour leurs restaurants), les gens de la Savoie, de Valence, de Montélimar, d'Orange, d'Avignon, de la Camargue et de Marseille. « Peuples de la montagne, peuples de la mer, peuples du vent ! », comme disait Gilles dans l'une de ses chansons, rien de plus accordé en effet qu'un bûcheron du haut Valais et un gardian de Camargue.

Ce parfait pays ne menacerait sans doute pas la puissance industrielle du Japon ou de l'Allemagne, mais quel paradis de vacances !

Je rêvais à tout cela l'autre jour en regardant les eaux paresseuses du lac se précipiter brusquement sous les arches du pont du Mont-Blanc, pour s'envoler vers les cigales.

Et j'ai mis le cap sur la rive gauche, celle qui réunit, pêle-mêle, à l'ombre de la cathédrale, les façades secrètes de l'aristocratique rue des Granges, le labyrinthe des ruelles où rêvèrent Jean-Jacques Rousseau, Calvin, Toepffer, Voltaire, sans oublier Michel Simon, le quartier ouaté des grandes banques privées, les bistrots frais où les vrais Genevois viennent boire leurs « trois décis » de la Côte, le petit bar de la Clémence, à deux pas du Palais de justice, où les avocats en robe viennent lorgner les minettes en jeans, et tout ce folklore tranquille d'une ville qui a su jusqu'à présent protéger son bonheur de vivre.

Davidoff : Le prince du Tout-cigare

S'IL est un homme qui était né pour avoir un jour pignon sur rue dans ce noble quartier de traditions, c'est bien Zino Davidoff, cet ancien petit émigré russe de Kiev, qui depuis bientôt quarante ans dispense à tous les rois, les princes, les milliardaires et les puissants de

Davidoff : à tout grand cru, cigare idéal.

notre époque, les plus beaux, les plus parfaits cigares du monde. Cela fait un an en effet que le célèbre Davidoff a quitté son ancienne officine de la rue du Marché, sur la rive droite, pour créer, au numéro 2 de la rue de Rive, ce que l'on peut désormais considérer comme le premier temple mondial du tabac. Autant vous l'avouer, je ne sais pas résister à un bon cigare. Et je ne conçois pas plus une visite à Genève sans une escale chez Zino Davidoff qu'un séjour à Londres sans un pèlerinage à Fortnum and Mason, ou un shopping parisien qui ne passerait pas par Hermès et Fauchon. Non pas pour y dilapider mon carnet de chèques, mais pour l'ambiance, pour le rêve.

Il m'est arrivé de ressortir de chez Davidoff avec un seul beau cigare, religieusement allumé par le patron en personne, pour le seul plaisir de me régaler les yeux des milliers d'étiquettes prestigieuses qui ornent les rayons de son sanctuaire, et pour le voir évoluer, toujours souriant, toujours grand seigneur, au milieu de ce clientèle de riches cosmopolites qu'il a si bi su convertir à son culte. Car c'est bien d'un religion qu'il s'agit. Et si le grand prêtre e est aujourd'hui Zino Davidoff, ce n'est pas d tout par hasard.

Les Rothschild : Que des grands millésimes

LA semaine dernière, M. Davidoff m'a fa l'honneur, pour la première fois, de m'a cueillir dans son tabernacle où dorment, da une quiétude et une fraîcheur paradisiaque, p sieurs centaines de milliers de rares et précie cigares. On y descend, dans ce saint des sain par un bel escalier de bois poli. Très exac ment de la même manière qu'à Genè banquiers vous font descendre, de leur coff dans la salle des coffres. Je ne connaissais j qu'à présent pas davantage les caves des ba quiers genevois que celles de Davidoff. N'ayan malheureusement, aucune raison personnelle visiter les premières, j'avoue que la découver des secondes m'a délivré d'un complexe. Je n suis aussitôt senti riche, célèbre et puissan bien qu'aucun des coffres de Davidoff ne p tât mon nom. Parce qu'il me faut vous préci qu'à la différence des coffres-forts des banq genevoises, ceux de Davidoff portent tous nom de leur heureux titulaire. D'où la disc tion qui entoure cette cathédrale du cigare.

Je puis en tout cas vous affirmer que le sec des « humidors » de Davidoff vaut largem celui des banques helvétiques, si ce n'est le nom des clients n'a pas encore été remp par un numéro. Mais je pense que cela ne rait tarder.

Cela m'a valu en tout cas l'occasion de tater qu'il n'y avait pas de fumée sans feu le ciel capitaliste. Pas un fumeur célèbre n'ait son coffre chez Davidoff. Je me engagé, bien entendu, à la plus totale dis tion. Ce qui ne m'interdit pas de vous rév les noms des « davidoffiens » qui m'ont eux-mêmes dans la confidence de leur appar nance à cette glorieuse secte. Je peux vo citer, par exemple, la plupart des barons de Rothschild, qui composent leurs collections de cigares très exactement comme un gentilhomme constitue et renouvelle sa cave, selon les millé simes et les impératifs de sa table et de son standing.

Zino Davidoff m'a révélé que certains de ses clients — pardon, de ses fidèles — lui com-

mandaient jusqu'à 12 000 cigares par an. Mille par mois, soit plus de trente-trois cigares quotidiens. Si l'on songe qu'il faut une heure, environ, pour épuiser toutes les voluptés d'un grand havane, et qu'un fumeur normalement organisé ne dispose guère de plus de douze heures par jour, dans le plus favorable des cas, pour se livrer à sa passion favorite, on en conclut que les gros clients de Davidoff comptent beaucoup d'amis dignes de partager leur amour du tabac.

Charles Ritz : L'allégresse de Churchill

C'est bien ce que m'a expliqué le poète Davidoff : « Le cigare, m'a-t-il affirmé, rapproche les êtres. A Cuba, on dit que la haine ne peut pas exister sur les terres des plantations. Quand j'ouvre mes livres de commande, je réalise qu'aucun homme sur cette terre n'a autant dans sa clientèle autant de rois, de ducs, de milliardaires, d'aventuriers célèbres et de vedettes, qui tous lui font l'honneur d'une véritable amitié. »

Parmi les actuels grands amis de Zino — c'est ainsi que l'appellent familièrement ses intimes — j'ai déniché, dans les caves climatisées entre 60 et 67 degrés d'humidité) de la rue Rive, les noms de la plupart des Parisiens qui reviennent le plus fréquemment dans mes chroniques, bien sûr. A commencer par ceux du Charles Ritz, le patron du célèbre palace de la place Vendôme, en même temps qu'administrateur des hôtels Ritz de Londres, Lisbonne et Boston. A quatre-vingts ans, le fils du fondateur de la plus prestigieuse chaîne d'hôtels du monde, savoure toujours ses dix havanes quotidiens avec la même allégresse qu'un Winston Churchill, dont il était du reste l'ami. Comme Davidoff, « le cigare crée des liens ». Sur le coffre de Charles Ritz, où figurent, sous son nom, ses marques préférées, le magasinier a précisé, à la plume : « contrôler, à chaque saison, la couleur des cigares ». M. Ritz, en effet, ne tolère que les « claro », très frais. Alors que par exemple Louis Vaudable, le patron de Maxim's, affectionne les « maturo », particulièrement les Punch et les célèbres « Davidoff n° 1 », solides et colorés. Je peux vous affirmer que la passion du cigare n'est pas l'apanage des « croûtants ». Jo Dassin, pour ne citer qu'un exemple, a sa réserve chez Davidoff, tout comme Ythier de Roquemaurel, grand patron d'Hachette, le banquier Gérard Eliaz, et bien entendu Daryl Zanuck, qui, sous le règne de Batista, possédait sa propre station de tabac à La Havane. Autre jeune « grand » de la rue de Rive : le cinéaste José Ferraff, qui marque une préférence pour le Don Del Mundo et le Monte-Cristo n° 4. A quoi tous possèdent dans leur collection, en remarnence, des exemplaires, en fagots enrubannés, rangés dans les fameux petits cabinets en bois gravé, de la prestigieuse série des « châteaux », créée par Davidoff. Avec le génie qui caractérise, Zino a en effet baptisé, comme les connaisseurs le savent, ses capes exclusifs du nom des plus grands crus du bordelais, Château Yquem, Haut-Brion, Lafite, Latour, et Margaux.

Le prestige de ses « Châteaux » est si immense, aujourd'hui, que Davidoff en expédie dans le monde entier, et même... au Brésil.

Daniel Courtois : Des pur-sang au bout des lèvres

L'un des plus fins amateurs d'Yquem et de Margaux que je connaisse, à Paris, n'est autre que l'industriel Daniel Courtois, le propriétaire de la célèbre écurie de course du même nom. Il se rend personnellement, et très régulièrement à Genève, pour choisir, sur place, dans les derniers arrivages de La Havane, les capes qui conviennent le mieux à son goût, et à celui de ses amis. Ses humidors personnels, à Paris et à Chantilly, ne recèlent jamais moins

Arthur Rubinstein, virtuose du beau cigare.

de cinq cents cigares. Daniel Courtois voue aux cigares une passion au moins aussi grande qu'à ses chevaux. A ce propos, il fait construire actuellement à Chantilly, de nouvelles écuries pour ses quelque 150 pur-sang qui seront certainement les plus belles et les plus modernes d'Europe, grâce, entre autres, à un miraculeux revêtement du sol dont il détient le brevet.

Seule ombre au plaisir de Daniel Courtois, sa femme, Marie-Louise, lui arrache toutes les cinq minutes son cigare des doigts pour en tirer quelques bouffées. Et le rouge à lèvres qu'elle y laisse le consterne. M. Davidoff a bien essayé de créer un cigare de dame à l'intention de Mme Courtois. Peine perdue, c'est de chiper les cigares allumés de son mari qui l'amuse.

Je pourrais en revanche vous citer des noms de Parisiennes célèbres, dont une comtesse et la femme d'un diplomate étranger, qui possèdent leur stock de cigares, régulièrement mis à jour, dans les humidors de la rue de Rive. Davidoff reconnaît toutefois que la grosse majorité de ses clientes ne sont pas elles-mêmes amateur de cigares, et lui confient, en s'adressant à lui, le soin d'assurer dans les plus parfaites conditions, la béatitude de leurs amis.

Le lancement du havane pour dames est l'une des grandes ambitions de Zino, qui, dans son amour de la vie, n'a jamais dissocié les jolies femmes des grands cigares et des grands vins. Il n'existe guère qu'un seul pays sur la terre où les femmes, dans le domaine du cigare, rivalisent avec les hommes, c'est le Danemark. Rien de plus étonnant en effet que de voir, en été, sur les plages de la Baltique, les blondes descendantes de Vikings se prélasser nues au soleil avec le périscope de leur cigare pointé vers le soleil. Mais c'est une autre histoire.

« Gigi » : La fumée galante

Zino Davidoff, qui conserve plus d'un million et demi de cigares dans ses cryptes humides de Genève, de Zurich et du port franc de Bâle, rêve surtout, aujourd'hui, de pouvoir ouvrir des succursales en France. A Paris et à Cannes pour être précis. La Régie française des tabacs, pour l'instant, s'y oppose farouchement... et sans raison très évidente. Le roi du cigare considère que les Français, avec les Espagnols, sont les plus grands fumeurs d'Europe, sinon du monde. Les plus raffinés aussi. Les douanes, malheureusement, lui font des misères, particulièrement en France où l'Etat prélève une part assez énorme de tout ce bel argent qui part en fumée.

Mais Zino Davidoff, fabricant de rêve et de volupté, est un redoutable bagarreur. Le commerce du tabac, qui est aussi à l'origine de la fortune d'Onassis, semble favoriser la combativité aussi bien que l'amitié. C'est du reste Colette qui, dans « Gigi », faisait dire à tante Alicia, au cours d'une de ces fameuses leçons de galanterie qu'elle donnait à sa prometteuse nièce : « Fais-moi donc songer à t'apprendre à choisir les cigares... Quand une femme connaît les préférences d'un homme, cigares compris, et quand un homme sait ce qui plaît à une femme, ils sont bien armés l'un contre l'autre... »

Pour Zino, le fils du petit marchand de tabac de Kiev, le cigare est surtout une arme contre tous les tourments et les soucis de la vie.

Et comme il a des lettres, il m'a également cité Stendhal — grand amateur de Toscani italiens — qui écrivait que « dans une vie, celui qui éprouvait cinq ou six fois le sentiment d'un bonheur parfait devait s'estimer comblé. »

Pour Davidoff et ses fidèles, il est certain qu'un grand cigare fait partie des choses qui, dans la vie, peuvent vous rapprocher de ce sentiment de béatitude totale.

De toute manière, le cigare n'a pas attendu

La semaine d'Edgar Schneider

Churchill pour gagner ses lettres de noblesse. Edouard VII lui-même, en dépit de tous les interdits de sa très puritaine maman, la reine Victoria, fut un des plus illustres amateurs de doubles coronas que la terre ait jamais portés. La bague, personnelle, de ses cigares, ornée de trois plumes blanches, reste l'une des pièces les plus avidement convoitées des collectionneurs. L'Angleterre se souvient encore de cet instant historique où le prince de Galles eut, en pleine chambre des lords, ce mot grandiose alors qu'il s'apprêtait à ceindre la couronne : « Sirs, you may smoke! » (Messieurs, vous pouvez fumer!)

Marcel Achard : La première bouffée

UNE grande déception pour Zino Davidoff, la fidélité que le président Pompidou voue à la cigarette. Il se console avec Antoine Pinay, grand amateur de « Château-Yquem », le prince Rainier, qui ne jure que par les « Châteaux-Margaux », le baron Elie de Rothschild, qui commande chaque année deux mille « Château-Lafite », Arthur Rubinstein, qui distribue toujours à ses amis des « Davidoff » à son effigie, l'académicien Maurice Druon, qui a toujours manifesté un faible pour les « Château-Latour), Bernard et Annabel Buffet, grands amateurs de « por larranaga », Eddie Barclay, toutes cuvées réservées, et, bien entendu, Marcel Achard, toujours fidèle aux « Château-Margaux » de Davidoff, et qui aime se reposer sur Juliette, sa femme, du soin d'inciser et d'allumer ses cigares, et, comme il dit, de les « purger » en tirant la première bouffée.

Tout un monde m'a fait découvrir Zino Davidoff, en cette belle semaine d'août sur les rives du lac Léman. Un monde de vacances où les volutes bleues des plus grands cigares du monde furent les seuls heureux nuages dans mon ciel de chroniqueur.

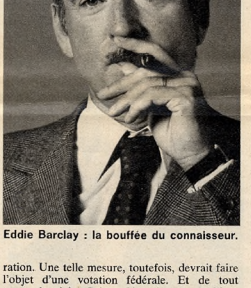
Divonne : Le plus beau coup de poker

IMPOSSIBLE de dissocier Divonne de Genève. Ce qui prouve bien à quel point les barrières douanières sont symboliques autour du lac et du Jura. Récemment encore, la frontière passait à travers la cuisine d'un restaurant.

Aujourd'hui, les Suisses accèdent à Divonne directement par la nouvelle autoroute du Léman, qui met Genève à dix minutes des salles de jeu, et Lausanne à moins de trente.

Là encore, Divonne, premier casino de France avec une cagnotte qui devrait atteindre cette année les 3 milliards, a réussi un microbolant coup de poker. Lorsqu'en 1954, le promoteur Bernard Lévy et l'ancien cafetier Cretton rachetèrent Divonne pour 125 millions, on ignorait encore où passerait la future autoroute suisse-romande. Or son tracé part de l'aéroport international de Cointrin et s'en vient frôler Divonne avant de foncer vers Lausanne, Montreux, le Valais, et, bientôt, le tunnel du Grand-Saint-Bernard. Le plus extraordinaire, c'est que non seulement les Suisses ont fait cadeau à Divonne d'un boulevard royal, permettant aux joueurs d'aller déverser jour et nuit leurs francs suisses et leurs dollars sur les tables de roulette et de baccara, mais, en plus, cette autoroute a entièrement payé le nouveau lac artificiel qui constitue depuis quelque temps la principale attraction de Divonne, après le casino. Les entrepreneurs de l'autoroute, en effet, avaient besoin d'énormes quantités de sable et de gravier. A Divonne, où l'on creusait le lac, on désespérait de pouvoir évacuer les montagnes de matériaux accumulées par les bulldozers. On les vendit aux Suisses, qui non seulement payèrent le gros prix, mais assurèrent le transport à leurs frais !

Pour compromettre la fantastique prospérité de Divonne, il faudrait aujourd'hui que brusquement le gouvernement helvétique autorise les jeux libres sur le territoire de la Confédération. Une telle mesure, toutefois, devrait faire l'objet d'une votation fédérale. Et de tout temps, la sévère Suisse alémanique a régulièrement fait avorter toutes les tentatives de ces « polissons » de Suisses romands pour conserver dans leurs propres stations, les joueurs qui depuis tant d'années s'envolent pour aller « flamber » leur bel argent à Divonne ou à Evian.



Eddie Barclay : la bouffée du connaisseur.

Donc pas de danger de ce côté-là, les nouveaux propriétaires de la Société des hôtels et du casino de Divonne, le groupe Aron et le baron Elie de Rothschild, peuvent dormir et s'enrichir sur leurs deux oreilles. Ils calculent déjà qu'ils réaliseront cette année 300 millions de cagnotte de plus que l'an dernier. Ce qui ne signifie pas, toutefois, que tout aille pour le mieux dans la petite station de Marcel Anthonioz. Le ministre-maire rêve en effet de moderniser son hôtellerie, qui n'a guère changé depuis l'époque où Divonne se contentait d'être une paisible et modeste station de cure. Les 1200 lits disponibles sont non seulement très insuffisants — ce qui est bon signe — mais ils appartiennent, dans leur grosse majorité, à une catégorie d'hôtels démodés et trop luxueux. Les commerçants, les restaurateurs, les responsables du tourisme déplorent que le casino laisse relativement si peu d'argent à la station. Il est vrai que dans ce domaine aussi, l'Etat se taille la part du lion avec près de 70 % des bénéfices des jeux.

Les Divonnais n'en ont pas moins la chance — une de plus — d'avoir à leur tête un maire qui est en même temps le ministre du Tourisme.

Marcel Anthonioz : Le ministre hôtelier

LA réussite de Marcel Anthonioz a suivi ce de Divonne. Elle a été tout aussi spect culaire. Enfant du pays, il a toujours été dan l'hôtellerie. Sa mère, une femme très exception nelle, avait réussi à créer un hôtel des Etran gers, devenu, depuis, la Résidence. M. Anthc nioz devait, ensuite, louer le beau château d la comtesse de la Forest-Divonne, la descen dante des anciens seigneurs de la région, pou en faire un hôtel à l'intention des curistes de luxe. Une affaire lourde à mener. Le boom du casino est arrivé au bon moment pour relance le tourisme divonnais en même temps que le hôtels du maire.

Aujourd'hui, le ministre-maire de Divonn sait qu'au fond les problèmes de sa cité confondent avec les problèmes de toute l'ind trie hôtelière française. Et qu'en résolvant premiers, il donnera l'exemple de ce qui être fait à l'échelle du pays.

Il serait évidemment assez piquant que c station qui dormait depuis plus d'un siècle pied du Jura devienne un jour le détonateu notre renouveau touristique.

François André : Sa plus belle erreur

ENCORE ne faudrait-il pas commettre l'inj tice de considérer Divonne comme sorte de Las Vegas arraché au désert grâce démon du jeu. Non. Divonne a un passé, histoire, et a connu, bien avant le rush joueurs internationaux, quelques très b heures de gloire. Il n'y a guère que dan Far-West qu'on peut faire jaillir la fortune néant. C'est beaucoup pour avoir ignoré tradition de Divonne que François Ar l'ancien roi des casinos français, est pas côté de la plus belle affaire de sa vie. C lui, tout d'abord, en 1954, que Bernard avait proposé de l'associer dans le racha Divonne. Il lui fallait, pour se lancer l'aventure, un spécialiste des casinos, et qu'à faire, il s'était tout d'abord adressé au illustre. François André avait refusé tout A ses yeux, un casino ne pouvait être prosp que dans une station snob, ou sur une pla cotée. D'autre part, M. André n'était pas t fort en géographie : la situation exceptionne de Divonne, à la porte du « coffre-fort » h vétique, lui avait échappé. Il devait le rec naître à la fin de sa vie : « J'ai raté, disai à ses amis, mon plus beau coup de poker, jour où j'ai confondu Divonne avec Vals-l Bains. »

André Marquis : Les truites de la S.D.N.

De tout cela, j'ai eu l'occasion de bavarder avec André Marquis, le plus célèbre restaurateur de Divonne, qui est un enfant du pays. Pour me mettre instantanément dans le bain, M. Marquis a commencé par me montrer son livre d'or. L'un des plus étonnants que j'aie eu l'occasion de feuilleter. Tous les grands ténors politiques de l'avant-guerre l'ont honoré de leur paraphe. Et pour cause, puisque le restaurant Marquis fut l'un des rendez-vous préférés du Tout-S.D.N.

D'Anthony Eden à Stresemann en passant par Laval, Léon Blum, Litvinov, Diana Cooper et l'Aga Khan, pas une vedette de la Société des Nations qui n'ait fréquenté, d'innombrables fois, le restaurant Marquis, discrètement niché à l'ombre des premiers contreforts jurassiens. A soixante ans, André Marquis se souvient parfaitement que Pierre Laval aurait facilement rendu son âme au diable pour un seul plat d'écrevisses à la nage préparé selon la vieille recette de la famille Marquis. Il se souvient aussi que Litvinov était particulièrement friand des truites au bleu maison, qui, à l'époque, avaient encore le droit d'être sauvages. Aujourd'hui, pour ne pas trahir la réputation de ses célèbres truites, André Marquis, dès qu'elles ont été élevées, les plonge dans les torrents de montagne pour raffermir leur chair. Une méthode, soit dit en passant, qu'aucun médecin n'encore osé prescrire aux vieux curistes de la région. Elle m'est appartue, la semaine dernière, d'une rare efficacité sur les truites. La belle Peugeot, qui possède une grande propriété à Saint-Prex, sur la rive suisse du lac Léman, pourrait vous le confirmer. Les Peut-être sont des fanatiques des truites et des écrevisses de Marquis depuis près de quarante ans.

effet de marier sa fille au fils aîné d'un autre hôtelier célèbre des rives du lac Léman, dont je vous ai déjà parlé dans ma dernière chronique : la fille Marquis a épousé le fils Verdier, et a mis au monde, il y a six mois, un petit Verdier, que le grand-père de Divonne s'est fièrement empressé de surnommer « le petit marquis ». On pourrait évidemment subodorer dans ces alliances hôtelières quelque « cuisine » matrimoniale. Je peux vous affirmer qu'il n'en est rien. Ces jeunes gens se retrouvent, tout simplement, dans la passion du métier, qu'une bonne demi-douzaine de générations d'hôteliers, des deux côtés, a fait couler dans leurs veines dès leurs premiers biberons. Il suffit du reste de voir le petit Marquis-Verdier empoigner une bouteille de Pommery 61 sur la table de son grand-père, pour se convaincre que la

Marcel Achard : les « Château-Margaux ».

relève des rois de la cuisine lémanique est d'ores et déjà très brillamment assurée.

nthony Eden : a passion a Bourgogne

Ai découvert aussi, dans le livre d'or de cette charmante et vénérable maison, que le très sympathique Anthony Eden était particulièrement sensible aux grands crus de Bourgogne, certaines grandes fines champagne : chaque fois qu'il ornait une page de son paraphe, il savait suivre, laconiquement, du nom du dernier vin qu'il venait de savourer. Pour s'en souvenir à sa prochaine visite. Un certain alexandrin revenait souvent sous sa plume. Au lore des contemporains dans le vent qui ont le livre d'or de Marquis, j'ai déniché — ui me paraît rassurant — plus de play-boys e romanciers que d'hommes politiques.

a dédicace la plus inattendue est celle de nou Drouot, dont le style est aussi immuable celui des truites au bleu du père Marquis, sque son exaltation gastronomique lui inspa cette phrase immortelle : « Au nom de n goulutoire, merci ! »

Mais le grand bonheur d'André Marquis, uellement, c'est moins l'afflux des célébrités continuent d'envahir son restaurant, que le t d'avoir assuré sa succession. Il vient en une nuit trop joyeusement arrosée confine proprement au miracle. J'ai découvert là comment, à quarante ans, on pouvait retrouver la fraîcheur de ses quinze ans grâce à l'eau des nourrissons... Et sans s'infliger la pénitence de la boire. Du reste, après cette glorieuse séance de remise en forme, le nouveau directeur du thermal m'a immédiatement proposé un Martini bien tassé : « Vous verrez, m'a-t-il dit, cela complète admirablement la cure. »

Je dois reconnaître que cette nouvelle et très épicurienne conception du thermalisme m'a positivement emballé. Il ne reste plus désormais à Evian, pour réussir définitivement sa propre cure de rajeunissement — et de remise en forme — qu'à exploiter le plus euphoriquement possible ses nombreuses et réelles possibilités de divertissement. Le nouveau club de voile, animé par le même et infatigable Régis Bidal, est un modèle du genre. Encore faudrait-il que le nouveau port des Mouettes ne soit pas animé par la seule proximité d'une clinique, mais par un club, des snack-bars, et les bistrots habituels qui font, à Saint-Tropez comme à Valparaiso, qu'un port n'est pas un simple garage à bateaux.

Il y a bien, tout à côté, sur la commune de Neuvecelle, à Grande-Rive, une tentative de créer, à la lisière d'Evian, une sorte de mini Lavandou où les rives du lac s'humaniseraient dans cette sorte de folie douce qui fait le charme des petits ports de la Méditerranée. Le maire de Neuvecelle, Robert Magnin — un hôtelier lui aussi — se donne beaucoup de mal, semble-t-il, pour promouvoir cette petite Riviera lémanique dans les eaux de sa commune. Il a des alliés dans le coin, à commencer par Paul Devaux et son fils, les patrons du très bel hôtel Lumina, qui viennent de créer, sur leur plage, une sorte de self-service nautique, à l'intention des navigateurs, sans exemple sur l'ensemble des côtes de l'hexagone. Les navigateurs affamés s'amarrent à l'une des bouées qui jalonnent la plage, et peuvent déjeuner sans quitter le pont de leur bateau. J'ai rencontré ces jours-ci, à l'hôtel Lumina, René Mathivat, le patron des Deux-Magots, à Saint-Germain-des-Prés. Il m'a avoué que son seul bonheur, et celui de sa femme, après onze mois de surmenage parisien, c'était de se retrouver au bord des eaux du lac Léman : « Après tant de pastis débités à longueur d'année, m'a-t-il dit, seule l'eau douce me repose. »

Tout à côté du Lumina, j'ai déniché le petit bar-restaurant de Daniel et Nicole Guesnier, à l'enseigne de « Chez Danic ». Daniel est d'Avignon, Nicole est une Eviannaise de vieille souche. Nicole rêve d'acheter un vieux bateau à vapeur du lac Léman pour l'amarrer devant sa plage et en faire un restaurant-discothèque pour les jeunes et les mordus de la voile qui pullulent sur le Léman. Les Ponts et Chaussées lui font des misères. Alors que là, vraiment, il n'est question ni de pont, ni de chaussée. Mais c'est comme ça. Je regrette, pour ma part, qu'il n'y ait pas plus de Nicole à travers la France des vacances. Sa gentillesse, son optimisme, son exubérance ont symbolisé pour moi, pendant la petite heure que j'ai passée dans son bar, tout le vrai bonheur de la France au soleil. A Saint-Tropez, cette Nicole du Léman ferait un malheur. Allez donc faire votre bonheur, avec elle, du côté d'Evian.

Régis Bidal : Le thermalisme épicurien

Avant d'abandonner ces rivages bénis qui ont si gracieusement nourri mon estomac en même temps que ma semaine de chroniqueur, il me paraît indispensable de vous révéler que l'établissement thermal d'Evian dispose désormais, en la personne de Régis Bidal, d'un jeune directeur bourré d'idées et de dynamisme. Il a compris, par exemple, que les curistes d'aujourd'hui ne supportent plus d'être assimilés à des malades. Il lance la formule de « la remise en forme pour P.-D.G. surmenés », et de la santé éternelle pour tous les autres.

Les nouvelles installations d'Evian sont gaies, je dirais même euphoriques, et néanmoins très efficaces. Je vous avouerai même que j'en ai éprouvé les effets sans le moindre complexe : la séance de douche-massage après

Edgar Schneider